

Corrigé d'explication de texte

Pascal, *Pensées*, Fragment 172 (Ed. Brunschvicg)

Le texte qui nous est proposé est tiré des *Pensées* de Pascal ; il s'agit du fragment 172 de l'édition Brunschvicg. Dans ce texte, Pascal s'interroge sur le temps, dans sa relation avec le bonheur. On peut définir le bonheur comme un état stable de satisfaction profonde. Mais dans ce cas, si le bonheur est bien le but ultime de toute existence humaine, pourquoi les hommes arrivent-ils aussi peu à être heureux ? On pourrait penser que c'est en raison de leur imprévoyance : les hommes pensent trop à leur plaisir immédiat, et n'arrivent pas à anticiper suffisamment l'avenir pour créer les conditions de leur satisfaction future. Pourtant, il ne semble pas que ce soient les hommes les plus prévoyants qui soient les plus heureux ; au contraire, si je tente d'anticiper en permanence tous les désastres qui pourraient m'arriver, je me retrouve à vivre continuellement dans la peur et le doute. Dans ce texte, Pascal radicalise cette objection : si les hommes ont tellement de mal à être heureux, c'est qu'ils sont incapables de l'être, précisément parce qu'ils n'arrivent pas à vivre dans le moment présent.

Dans une première partie (lignes 1 à 5), Pascal décrit le rapport humain au temps : nous ne vivons jamais dans le présent, et nous nous projetons toujours dans des temps qui n'existent pas réellement. Dans une seconde partie (l. 5 à 9), l'auteur analyse les causes de ce constat : cette projection continue est liée à l'expérience désagréable que nous faisons du présent. Enfin (l. 10-15), Pascal invite son lecteur à tirer les conséquences pour la question du bonheur : puisque nous fuyons toujours le présent, il nous est impossible d'être heureux.

I. Nous ne vivons jamais dans le présent, et nous nous projetons toujours dans des temps qui n'existent pas réellement

1. Nous désinvestissons notre rapport au présent, au profit des autres modalités du temps

Q signifie « être dans le présent » ? Ne sommes nous pas toujours par définition *dans le présent* ? Si nous sommes dans le passé : nous ne sommes *plus*, si nous sommes dans le futur : nous ne sommes pas *encore*

MAIS ici : il faut distinguer deux choses : le temps lui-même (temps objectif) et notre rapport au temps (temps subjectif).

Du point de vue du temps lui-même (objectivement), nous sommes toujours dans le présent. MAIS subjectivement nous ne nous rapportons que rarement au présent : nous nous *projetons* en esprit dans le passé ou dans l'avenir .

→ Pascal présente notre rapport au temps comme asymétrique : d'un côté un **désinvestissement** par rapport au présent, de l'autre un **surinvestissement** pour le passé et l'avenir.

On peut analyser « tenir à » : deux sens possibles :

- « je tiens à toi » = je t'accorde une certaine importance sur le plan affectif. C'est le premier sens impliqué par le texte, mais Pascal ne dit pas « nous ne tenons pas au présent »...

- imaginons que je sois en train de nager : « je *me tiens* à une planche » = je suis rivé à elle, je maintiens ma proximité avec elle pour me stabiliser. C'est cette forme qu'on trouve dans le texte. → être dans le présent pourrait nous permettre une certaine stabilité, mais nous nous en écartons toujours → nous sommes dans perpétuellement dans le mouvement

→ Notre rapport au temps est marqué par l'**insatisfaction** : le futur nous apparaît comme trop lent à venir / le passé comme passant trop vite

→ c'est **paradoxal** : nous sommes insatisfaits parce que le futur et le passé ne sont pas présents ! Et pourtant, nous n'accordons que très peu d'importance au présent lui-même

2. Ce rapport inadéquat au temps est une manifestation de notre faiblesse de caractère

Une premier type d'explications à ce paradoxe : on s'appuie sur des traits psychologiques humains : « l'imprudence » et la « vanité »

« **Imprudence** » : un terme paradoxal ici. Normalement la prudence : le fait d'agir avec sagesse, en anticipant les difficultés futures. Au sens courant, la prudence a toujours un rapport avec l'avenir (vient de *provideo* : le fait de voir à l'avance). Par conséquent, l'imprudence devrait être la disposition à ne pas se projeter dans le futur. Ici Pascal donne un sens exactement contraire à ce terme : l'imprudence, c'est précisément le fait de se rapporter au passé et au futur. Donc, « l'imprudence » humaine ici désigne plutôt une forme de sagesse pratique. = capacité à déceler et déjouer les dangers. Ici le danger c'est précisément le futur lui-même, et non tel ou tel événement futur possible

« **Vain** » : deux sens possibles de ce mot. Qqn de vaniteux : qqn qui a une très haute estime de lui-même. Ça ne peut pas être le sens du texte. 2ème sens : ce qui est « vain » c'est ce qui ne sert à rien, ce qui est absurde (un effort est « vain » s'il est sans effet). La vanité fait référence à une sorte de vide, de néant. C'est le sens du texte. La vanité de l'homme, ici, serait le fait d'attribuer de l'importance à ce qui n'en a pas, et de ne pas reconnaître l'importance de ce qui compte réellement.

Dans le texte, l'imprudence est reliée à la notion d'appartenance, et la vanité est reliée à l'existence (la « subsistance »).

- L'importance de se recentrer sur ce qui nous appartient est un thème très important du **stoïcisme**
- L'idée selon laquelle le présent est la seule modalité du temps à exister réellement est une idée importante de St Augustin

→ L'homme est marqué par deux formes de folie : l'imprudence, c'est le fait de confondre ce qu'on a et ce qu'on n'a pas ; la vanité, c'est confondre ce qui est et ce qui n'est pas.
=> Est-ce une simple erreur ? S'il s'agit seulement d'une manque de « réflexion », il suffirait de bien concevoir les choses pour s'inscrire dans un juste rapport au temps → il suffirait de réfléchir et de se rendre compte que seul le présent existe et importe. Mais ce n'est pas aussi facile que ça : la suite du texte va montrer que ce recentrement sur le présent est radicalement impossible

II. Cette projection continuelle est causée par l'expérience désagréable que nous faisons du présent

1. Même nos moments agréables portent la marque de la souffrance

Pour Pascal : que le présent soit agréable ou désagréable, nous en souffrons.

- s'il est désagréable, nous en souffrons par là même.
- s'il est agréable, nous souffrons de le voir partir.

→ L'attitude spécifiquement liée au présent, c'est la fuite. Si le présent est agréable, alors nous nous rapportons à lui de la même façon que nous nous rapportons au passé : par le regret

→ critique : Pascal nous propose une vision **pessimiste** de l'existence. Ici pessimisme : n'est pas le fait de penser qu'il y a davantage de chances que des événements désagréables arrivent que des événements agréables. C'est plus radicalement le fait d'interpréter tout événement, même plaisant, comme une souffrance. Comme un cycliste qui souffrirait à chaque montée en raison de la douleur, et souffrirait à chaque descente en pensant à la montée qui allait arriver !

La question est de savoir sur quoi se base Pascal pour généraliser cette interprétation pessimiste à l'ensemble des hommes. N'est-ce pas une généralisation de son tempérament personnel ? Au contraire, pourquoi ne pourrions-nous pas imaginer par exemple que tout événement douloureux de la vie pourrait être accueilli avec joie, parce que nous savons qu'il n'est que passager ? Ici il y a des postulats anthropologiques qui ne sont pas justifiés.

2. C'est du côté de l'avenir que nous nous tournons pour donner un sens à notre existence

Dans le début du texte, Pascal présentait le passé et l'avenir de façon symétrique. Cette symétrie se rompt ici : en mettant l'expérience du regret au cœur de notre expérience du présent, Pascal relie fermement le passé et le présent. Cela implique qu'une place particulière doit être réservée à l'avenir dans l'expérience humaine.

Quelle est cette place ? Le passé et le présent sont des lieux de souffrance : ce sont les lieux de la fuite et du regret. L'avenir est la modalité du temps qui vient jouer un rôle exactement inverse : c'est le lieu dans lequel nous projetons notre plaisir de façon imaginaire. C'est un « soutien » pour le présent (l. 7) : le petit employé de bureau rêve à ses prochaines vacances au soleil pour supporter la médiocrité de son existence présente. → permet de consolider nos stratégies de fuite.

L'avenir est la dimension du fantasme, des possibles, de l'imagination, et c'est cette ouverture des possibles qui nous permet de ne pas mourir du présent. Ce mécanisme : Pascal l'appelle le **divertissement** : nous nous projetons dans des satisfactions imaginaires pour fuir nos souffrances réelles et ne pas penser à la misère de notre condition.

Ce qui nous permet de vivre en donnant un sens à notre présent, c'est l'espoir, qui est la modalité première par laquelle nous nous rapportons au futur. Cependant, Pascal nous présente cette façon de supporter le présent de façon mordante et ironique : parce que nous sommes imprudents, nous disposons des choses qui ne nous appartiennent pas pour un temps qui n'existe pas vraiment ; c'est notre vanité. Autrement dit, notre misère nous pousse à tenter de justifier notre existence de façon **illusoire**, par cette projection dans le futur. Le paragraphe suivant va approfondir ce rapport entre le temps et la possibilité du bonheur.

III. Puisque nous fuyons toujours le présent, il nous est impossible d'être heureux

1. Le bonheur exige un recentrement sur le présent

La dernière partie du texte s'ouvre sur un appel à l'introspection : il faut « examiner ses pensées », les observer, pour s'approprier le propos de Pascal.

Ici : la réflexion de Pascal s'articule sur la distinction moyen//fin.

Un **moyen** est un dispositif dont la mise en place est justifiée par le fait qu'il permet la réalisation d'un certain projet.

La **fin** désigne le projet qu'on désire réaliser.

Je travaille pour avoir le bac : le fait de travailler est le moyen, le bac est la fin.

MAIS le bac est également un moyen : moyen de faire des études supérieures.

Etudes supérieures : à la fois une fin et un moyen : me permet de trouver un travail

→ me permet d'avoir de l'argent, pour m'acheter les choses qui me plaisent, pour être heureux

Être heureux est une fin, mais ça ne peut être le moyen de rien d'autre

→ Aristote définit le bonheur comme la seule fin absolue et parfaite : c'est une fin qui ne peut jamais être un moyen

C'est en fonction de cette structure fin/moyen que Pascal introduit la question du bonheur.

Le bonheur désigne un certain état de satisfaction : il est lié à une expérience vécue du contentement. Or une expérience ne peut être vécue qu'au présent : le bonheur se vit donc

toujours au présent. → comme le bonheur est notre fin par excellence et qu'il n'existe qu'au présent, c'est le présent qui devrait être notre fin

→ Cependant, les hommes considèrent souvent le présent comme un simple moyen. La prudence, dans son sens courant, consiste bien à préparer dans le présent les conditions du futur. On pense au présent pour « en prendre la lumière » = en tirer les *connaissances* qui nous permettent de mieux anticiper et préparer l'avenir.

→ Une inversion douloureuse : ce qui *devrait* être moyen devient fin, et ce qui devrait être fin n'est que moyen. → nous remplaçons le bonheur par l'espoir du bonheur. Notre existence entière est défigurée par notre rapport maladif au futur

2. Pour autant, Pascal nous propose-t-il de profiter du moment présent, et de retrouver une posture hédoniste ?

On pourrait interpréter le texte de Pascal comme une invitation au laisser-aller et à la jouissance : il faudrait arrêter de penser au passé et au futur, et se recentrer sur notre plaisir présent.

MAIS ce n'est pas du tout ce que propose l'extrait. Pascal n'ouvre aucune possibilité particulière pour retrouver le moment présent. Bien plutôt, il décrit une fatalité existentielle, une incapacité malade des hommes à vivre dans l'instant.

→ Une tonalité *tragique* du texte. Le tragique, c'est ce qui advient quand notre connaissance du danger n'empêche aucunement le danger de se produire - comme quand Oedipe connaît par avance son destin et s'y précipite néanmoins.

Pascal ne propose pas de recette pour être heureux. Son pessimisme va bien plutôt jusqu'à dire que notre rapport fondamental au temps est tel qu'il est radicalement impossible de connaître le bonheur, et que nous pouvons d'autant moins être heureux que nous espérons l'être.

Conclusion générale :

Ce texte de Pascal est remarquable par la noirceur et l'ironie de son propos. Bien loin des discours antiques proposant des recettes et méthodes pour trouver le bonheur, ce fragment des *Pensées* veut bien plutôt montrer que le bonheur ne peut être pour l'homme qu'une amère illusion. C'est dans notre rapport au temps que se noue cette malédiction : nous nous projetons vers l'avenir et le passé avec l'insatisfaction de ne pas les voir présents, et nous refusons pourtant de vivre dans un présent qui nous blesse systématiquement. Le texte, peu à peu, précise cette idée : c'est bien autour de l'avenir que notre existence se structure. Nous y projetons nos fantasmes et nos imaginations, et nous attendons de cette pluralité de possibles qu'elle nous sauve des souffrances dont notre vie est tissée.

Le bonheur, alors, est-il radicalement impossible ? Il semble clair que pour Pascal aucun bonheur terrestre ne peut être trouvé : la condition humaine est si misérable que c'est notre expérience même du temps qui l'interdit. Pour autant, il y a pour Pascal une façon de trouver une forme de bonheur parfait ; elle implique pourtant de sortir de notre expérience commune du temps. C'est l'expérience de la rencontre avec l'infini de Dieu que nous pouvons dépasser les misères de notre finitude, une rencontre qui selon Pascal ne peut se faire que dans le cadre du christianisme. On peut cependant si ce n'est pas précisément cette pensée chrétienne qui déterminait pour partie la façon dont Pascal comprend la misère de la condition humaine. Ici, il serait intéressant de se demander quelle valeur générale peut avoir la description pascalienne de la psychologie humaine ; on pourrait suivre Nietzsche, et se demander si au fond elle ne serait pas d'abord ce que la religion chrétienne a fait de l'homme.